

*un artiste tchèque,
un titre de journal...*

Nouvelles macabres

les élèves de 5^{ème} du L.F.P.

(avec Mlle Sapin)

*un artiste tchèque,
un titre de journal...*

Nouvelles macabres

les élèves de 5ème du L.F.P.

(avec Mlle Sapin)

décembre 2012

Ce volume contient les textes suivants :

UNE DERNIERE FOIS -----	7
	Paul Lebeslé
REVELATION -----	9
	Arthur Piolot
PETR LA TERREUR -----	12
	Edouard Train-Lagarde
FEMME DANS LES FLEURS -----	14
	Anastasia Shmyrova
UNE DETTE EN COULEURS -----	16
	Laure Philippe
RETOUR DANS LE PASSE -----	18
	Samar Shabeeb
MUSIQUE MYSTERIEUSE -----	20
	Emile Barthélémy
NOUVELLE INTIME -----	22
	Thuy Ly Leova
UN FILM REALISTE -----	25
	Viktor Zaytsev
L'AMOUR, C'EST PROMETTEUR --	27
	Enora Caër
TOUS EN SCENE -----	29
	Sofia Marques Penedo

Une dernière fois

par Paul Lebeslé

Un matin, le célèbre artiste tchèque Petr Mackal, cinquante ans, qui s'était retiré depuis longtemps dans sa maison de campagne, resta pétrifié en ouvrant le journal, car il venait de lire, en troisième page, le titre suivant :

Crash d'un avion dans l'Atlantique, aucun survivant!

Il lut l'article en quelques minutes et apprit que l'avion était parti de Prague en direction de New York, mais qu'il n'était jamais arrivé : on en avait retrouvé des débris à plusieurs centaines de kilomètres des côtes américaines...

S'il n'avait pas été troublé par l'émotion, Petr aurait pu entendre un toussotement non loin de lui. Il commença à se lamenter : « Qu'ai-je fait pour mériter un tel châtement? Tu sais bien que tu étais la seule personne capable de me soutenir... »

Petr savait à présent que sa femme se trouvait dans l'avion et qu'elle était morte.

« Pourquoi es-tu partie? Pourquoi? »

Il avait la désagréable sensation que mille yeux l'épiaient.

« Maintenant, je n'ai plus personne... Je sentais que cela allait mal finir, j'avais horreur que tu partes et tu le savais bien, mais à chaque fois tu me convainquais : *Ne t'inquiète pas, disais-tu, tout ira bien, je te téléphonerai quand j'arriverai* ; je murmurais : *Pense à ces avions détournés ou disparus...* mais tu me rassurais encore : *Allons, tout va se passer comme prévu, tu verras.* »

Mais cette fois, la chance avait mal tourné et elle n'était plus qu'un souvenir. Une larme coula sur la joue de Petr, qui contempla son dernier chef-d'œuvre accroché au mur : le portrait de sa femme...

C'est à ce moment qu'une lumière aveuglante se braqua sur lui. Il ouvrit le tiroir d'une commode, en tâtonna le fond, sortit un revolver, le chargea, et tira. Son corps inerte s'écroula sur le sol.

Le rideau se referma, les comédiens apparurent et le public applaudit.

L'ovation dura plus longtemps que les fois précédentes car c'était la dernière représentation d'« Une dernière fois ».

Révélation

par Arthur Piolot

Petr et Vaslav étaient installés dans le salon de la petite maison. Vaslav était venu voir Petr pour lui rapporter le livre emprunté la semaine précédente. Du coin de l'œil, il observait son ami qui lui servait un café, et pensait à leur première rencontre. Petr Malak était arrivé dans le village il y avait déjà vingt ans. Vaslav avait été très intrigué par cet homme imposant, tout juste trentenaire, un mètre quatre-vingt neuf, aux longs cheveux blonds, aux épaules larges, à la carrure athlétique. Au premier regard, il l'avait pris pour un sportif venu s'entraîner au calme dans son petit village montagnard. Il n'en était rien : Petr était peintre et arrivait avec des toiles vierges, des pinceaux et des tubes de peinture en grande quantité.

Mais notre histoire ne commence pas là, enfin, pas pour l'instant. Nous revenons vingt ans en arrière, en 1990, au 39, Kraklovo Namesti, dans l'appartement pragois de Petr Malak.

En cette fin d'été, un étrange remue-ménage régnait dans l'appartement. En effet, des paroles fusaient en tous sens à travers le vestibule. « Livres : ok. Une, deux, trois palettes : ok. Penderie : ok. Lit : ok. Affaires de toilette : ok. Four : ok. Café : ok. Couteaux de cuisine : ok. Vaisselle : ok. (*dring, dring*) Bureau : ok. (*dring, dring*) » Il descendit ouvrir la porte aux déménageurs. Il ne se passa pas vingt minutes avant que tous les cartons, meubles, aquarelles et objets en tous genres soient descendus et chargés dans le camion, laissant ainsi l'appartement vide et les murs blancs et nus. Petr refit une dernière fois le tour des lieux en se remémorant des souvenirs dans chaque pièce : la cuisine, où il prenait ses repas ; la chambre conjugale ; le vestiaire, où étaient suspendus ses uniformes

pénitenciers soigneusement repassés ; le salon, où il passait de longues soirées à discuter avec sa femme...

Puis il ferma la porte pour la dernière fois avec regret, en pensant qu'elle se refermait sur son passé. Il rejoignit sa voiture. Après quelques minutes, immobile dans le silence, il mit le contact puis démarra vers le sud sans se retourner.

Maintenant, revenons là où nous avons laissé Petr Malak en pleine discussion avec Vaslav, c'est à dire vingt ans plus tard, dans leur petit village de la Sumava.

« Ce matin, la journée s'annonçait bien ordinaire. Comme tous les matins, je lisais le journal, ou plutôt je le feuilletais. Mais à la troisième page, je suis resté stupéfait en voyant le titre de l'article, disait Petr.

- Ah bon ? Lequel ? demanda Vaslav.

- Attends, je te le lis. »

Petr alla chercher le journal et commença à lire l'article de la page trois.

Jan Procházka : enfin la vérité !

Il y a vingt ans, le 17 avril 1990, les gardiens de la prison Sochankà découvrirent le corps sans vie de Jan Procházka, détenu depuis quatre mois pour le meurtre de Sarka Malakovà. Son corps avait été découvert à 5 h 30 par le gardien qui effectuait la ronde du matin, une brosse à dents, dont le manche avait été aiguisé, enfoncée dans la gorge. L'enquête de police vient d'être réouverte suite à la découverte de nouveaux éléments. « Le motif du suicide est à écarter à présent. En effet, un élément de l'enquête qui était resté caché vient d'être mis à jour. Il s'agit d'un cheveu blond retrouvé sur le corps de la victime (qui était brune). », a confié le commissaire chargé de l'enquête. Une autopsie va être menée afin de mettre en lumière les circonstances exactes du décès.

« Sale affaire ! L'assassin a du souci à se faire. Peux-tu me passer le journal, Petr ?

- Bien sûr.

- Tiens, mais il y a une suite en page vingt-quatre ! »

Et Vaslav lut :

Les policiers chargés de l'enquête sur le meurtre de Sarka Malakovà ont été interpellés pour avoir manqué à différentes missions. Ils ont avoué avoir caché des preuves afin de boucler l'enquête au plus vite. Les indices découverts récemment sont contradictoires avec les éléments apportés lors du procès. Jan Procházka est donc finalement innocenté », a affirmé le procureur de la République lors de sa conférence de presse.

Petr Malak, le visage pâle, leva alors lentement la tête et dit : « Flûte ! Il était innocent ! »

Petr la terreur

par Edouard Train-Lagarde

Un matin, le célèbre artiste tchèque Petr Mackal, cinquante ans, qui s'était retiré depuis longtemps dans sa maison de campagne, resta pétrifié en ouvrant le journal, car il venait de lire, en troisième page, le titre suivant :

Petr revient!

«Petr ? Petr! Mais c'est moi!, se disait-il, c'est moi, c'est sûr! »

Petr était peintre, mais il n'était pas reconnu, pas même dans son pays. C'était un colosse de deux mètres, avec des épaules aussi larges que celles des champions de boxe, en plus de cela assez gros, et si poilu qu'on aurait pu le confondre avec un singe.

Effrayé par ce titre, il referma aussitôt le journal.

Quelques temps après avoir fait une balade en forêt pour se vider de ces idées noires, il s'allongea sur son petit canapé, en tout cas trop petit pour lui et, sans avoir le courage de lire encore le journal, il alluma la télévision. Il tomba sur les informations: un journaliste interviewait la caissière d'un magasin. Petr reconnaissait cet endroit : c'était là qu'il s'était rendu pour la première fois hier pour cause de fermeture de la supérette en face de chez lui. La caissière disait : « Il était énorme et très poilu... », et elle sanglotait de frayeur en répondant aux questions des journalistes.

Petr avait quitté le village car il en avait assez de faire peur aux villageois dès qu'ils l'apercevaient. Il ne savait pas ce que ces gens s'imaginaient en le voyant. Par exemple, un jour, il était passé devant une vieille femme, qui était sans doute sourde car elle lui parlait avec d'étranges signes. Une autre avait voulu qu'il fasse tomber le nid d'abeilles qui était sur un arbre à proximité de chez elle (ou du moins c'est ce qu'il avait compris), mais il ne l'avait pas fait, de peur de se faire piquer. Finalement, il ne comprit jamais

pourquoi cette femme lui demandait cela. En effet, l'arbre était en réalité assez loin de chez elle pour qu'elle ne soit pas embêtée par ces petites bêtes : elle habitait la dernière bâtisse du dernier pâté de maisons du village avant de pénétrer dans le bois.

Après le journal télévisé, il y eut un documentaire sur un ours qu'on avait surnommé « Petr » car, longtemps auparavant, il avait tué un chasseur nommé Petr Rolub.

Petr trouva ce programme si ennuyeux qu'il éteignit la télévision ; et il alla dans la chambre froide dont était équipée sa maison. Il attrapa un pot de liquide jaune et gluant. Il en tartina le bras d'un vieux chasseur qui était là depuis longtemps, et le mangea.

Femme dans les fleurs

par Anastasia Shmyrova

Un jour, le célèbre artiste tchèque Petr Mackal, cinquante ans, qui s'était retiré depuis longtemps dans sa maison de campagne, décida d'assurer le meilleur tableau qu'il eût jamais peint. Mais d'abord, il alla chez son frère pour lui demander conseil. Quand il arriva, son frère était en train de lire un livre et de boire son café.

« Bonjour, vieux frère, dit Petr.

- Oh, qui vois-je? Je ne t'ai pas vu depuis des milliers d'années, dit Alex en riant.

- Oui, c'est vrai, j'ai eu beaucoup de travail avec mes peintures.

- Et moi j'ai eu beaucoup de travail avec le film. »

Et les deux frères se plongèrent dans une conversation amusante. Puis Petr dit:

« Écoute, Alex, pourquoi je suis venu chez toi. Le plus important, ce que je voulais te demander, c'est que je veux assurer mon meilleur tableau. Tu penses que c'est une bonne idée?

- Bien sûr, mon frère, fais-le! C'est une idée très courageuse, dit Alex, impressionné.

- Merci, Alex, maintenant je dois partir.

- Alors bonne chance, mon frère! », répondit Alex.

Les deux hommes se firent leurs adieux. Et Petr Mackal alla de ce pas faire assurer son meilleur tableau pour cent mille euros.

Un matin, Petr Mackal resta pétrifié en ouvrant le journal car il venait de lire, en troisième page, le titre suivant:

« *Femme dans les fleurs* » a été volé!

« Mais ce n'est pas possible! Qui a pu voler ma *Femme dans les fleurs?* », s'indigna Mackal.

Mais, quand même, il était ravi de recevoir cent mille euros d'assurance.

Petr Mackal avait toujours aimé davantage les tableaux des autres artistes que les siens. Pourquoi? Parce qu'il n'avait pas de tableaux aussi surprenants, aussi admirables, aussi merveilleux que les autres, tout simplement. Il les avait, comment dire, normaux. Et aussi, ses tableaux ne pouvaient pas se vendre. Peut-être parce qu'ils n'étaient pas aussi beaux que ceux des autres, tout simplement.

Deux mois plus tard, alors que le célèbre artiste Petr Mackal prenait son petit-déjeuner dans sa maison de campagne, en train de lire comme chaque jour son journal, il resta choqué car il venait de lire, en quatrième page, le titre suivant:

Un nouveau soupçon sur « Femme dans les fleurs » de Petr Mackal!

Et à ce moment, on sonna à sa porte....

Une dette en couleurs

par Laure Philippe

Un matin, le célèbre artiste tchèque Petr Mackal, cinquante ans, qui s'était retiré depuis longtemps dans sa maison de campagne, resta pétrifié en ouvrant le journal, car il venait de lire, en troisième page, le titre suivant, signé du journaliste Miroslav Novák:

Quand le fameux peintre Petr Mackal va-t-il achever son œuvre pour laquelle l'Etat lui a prêté tant d'argent ?

Il avait en effet reçu un prêt du Ministère de la Culture pour un projet grandiose qu'il avait débuté deux ans auparavant, une épopée en dix tableaux gigantesques. Mais il avait eu besoin de repos, à cette époque, et s'était envolé en vacances en Asie.

C'était en cette fameuse année 2004.

Avant de partir, il avait rencontré son ami Miroslav Novák, journaliste de *Mladá Fronta*, une personne de petite taille, un peu bossu et penché en avant. Ses grands yeux au milieu de son petit visage faisaient un peu peur, mais ses grosses lunettes et ses moustaches lui donnaient un air intelligent. Il portait toujours des costumes impeccables. Il était journaliste depuis vingt ans, apprécié de ses collègues et bien noté par sa direction.

Tous deux étaient bien installés dans un restaurant pragois, ce soir-là. Un des serveurs se rappelait avoir entendu ces mots : « Cinquante mille couronnes, ça te va ? - Oui, car tu es un ami ! »

C'était la fin de l'automne. Petr Mackal partageait son temps de vacances entre la musique et les feux de cheminée flamboyants. Cette année-là, il n'avait pas passé les fêtes de fin d'année avec sa femme et ses amis dans sa villa de campagne. Et le 5 janvier, Mladá Fronta avait titré à la une, sous la plume de Miroslav Novák:

Le peintre Petr Mackal parmi les victimes du tsunami !

Une cérémonie funéraire avait eu lieu à Djakarta. La télévision tchèque avait montré tous les artistes venus faire un dernier adieu à leur ami, et avait insisté sur l'absence de sa femme.

Pendant ce temps, Petr vivait paisiblement et confortablement dans sa luxueuse villa de campagne. Il n'avait jamais eu l'intention de finir son travail.

Le téléphone sonna. C'était Miroslav.

« Tu as lu l'article ? Vois-tu, moi aussi, j'aime l'argent. Faut de recevoir celui que tu me devais, j'ai accepté celui de ta femme. »

Petr Mackal raccrocha et se dirigea vers son atelier. Les temps devenaient menaçants. Il fallait à tout prix terminer l'œuvre.

Les semaines passèrent, le peintre peignant jour et nuit. Quand un matin, les policiers arrivèrent.

Ils trouvèrent, de l'avis des spécialistes, un des plus beaux tableaux de l'époque.

Retour dans le passé

par Samar Shabeeb

Un matin, le célèbre artiste tchèque Petr Mackal, cinquante ans, qui s'était retiré depuis longtemps dans sa maison de campagne, resta pétrifié en ouvrant le journal, car il venait de lire, en troisième page, le titre suivant:

Une certaine Jarmila Mackal retrouvée morte dans les bois. La femme semble avoir été assassinée par balles.

Le journal indiquait qu'on l'avait tuée sans doute de nombreuses années auparavant. On avait réussi à l'identifier comme étant la veuve de Jakub Mackal, le frère de Petr, mort peu de temps avant elle.

Jakub possédait beaucoup de biens et tous étaient revenus à sa femme. Avant de l'épouser, Jarmila avait été mariée à un certain Honza Jadrzik. Il en avait terriblement voulu à Jarmila de l'avoir quitté., et s'était mis à collectionner des armes depuis cet événement. Quant à Petr, la mort de son frère l'avait beaucoup marqué car il l'aimait profondément. Il se souvenait encore de ses derniers mots :

« Petr, je sais que ma fin approche...

- Ne dis pas ça, Jakub, j'ai parlé aux médecins et ils ont dit que ton cas s'améliorerait.

- Ce ne sont que des sottises! Mais ne sois pas triste, et vis ta vie comme si j'étais à tes côtés. »

Quelques heures plus tard, il mourait.

Après l'enterrement de son frère, Petr avait soupçonné que Jarmila en était la cause : elle l'avait sûrement tué pour son argent. Et au sortir du cimetière, il était entré dans un magasin d'armes.

Musique mystérieuse

par Emile Barthélémy

Le compositeur Antonin Karov était retiré de Prague depuis vingt ans dans son village natal. Un jour, il resta tout pâle devant l'une de ses compositions. Il avait l'impression que sa tête se remplissait de souvenirs. Puis une grande douleur au crâne apparut soudainement. Il alla se reposer. Quelques instants plus tard, il vint de nouveau lire la composition, et il fut de nouveau assailli par de vagues souvenirs, et en même temps accablé de douleur, mais il fit un effort pour se concentrer, jusqu'à ce qu'il entendît une voix, venue d'on ne savait où, qui disait : « Tu souffriras horriblement ». Affolé, il sortit.

Quand Antonin revint chez lui, rien n'avait changé, tout était à la même place. Il lut la composition de nouveau et eut cette fois l'impression de voir les notes bouger ; sa tête lui fit plus mal encore que la fois précédente et il dut arrêter sa lecture. Il appela un psychologue, à qui il expliqua :

« A chaque fois que je regarde une partition, j'ai des maux de tête et j'entends des voix. »

Après lui avoir posé de nombreuses questions, le psychologue lui conseilla de retourner à Prague. Antonin convint que c'était la meilleure chose à faire. Dans la voiture, il dit au chauffeur de s'arrêter devant un hangar, car son mal de tête recommençait. Il sortit de voiture, vit indistinctement devant lui un homme vêtu de blanc qui lui rappelait une personne qui lui avait fait du mal à un moment de sa vie ; en se frottant les yeux pour mieux voir, il entendit la même voix que la dernière fois, qui semblait émaner de l'homme en blanc. Peu après, des souvenirs revinrent à lui, insupportables mais vagues.

Le chauffeur le déposa devant la mairie, et Antonin lui dit d'attendre. Il se précipita directement dans le bureau du maire, une vieille connaissance.

« Je voudrais savoir où est ma famille.

- Ta famille?

- Oui.

- Mais ta femme... est morte...

- Morte? Tu te moques de moi! Et comment ?

- Ne te rappelles-tu pas ? C'est toi-même qui as fait accuser Josef Zeleny, ton élève de composition. Tu avais compris qu'il avait hypnotisé ta femme et l'avait poussée au suicide.

- Mon élève ? Mais je n'en ai jamais eu. Et comment aurait-il fait?

- Avec une composition musicale. C'est toi-même qui l'as affirmé. »

Lorsque Karov quitta son bureau, le maire, stupéfait par les propos hagards de son ancien ami, décrocha son téléphone et composa le numéro de la police.

Nouvelle intime

par Thuy Ly Leova

Un matin, le célèbre artiste tchèque Karel Dykinský, cinquante ans, qui s'était retiré depuis longtemps dans sa maison de campagne, resta pétrifié en ouvrant le journal, car il venait de lire, en troisième page, le titre suivant :

Hebřenkov. Un assassin au village.

Monsieur Dykinský était un écrivain de nouvelles qui vivait seul depuis cinq ans et qui était admiré par tout le village pour ses talents d'invention et ses qualités littéraires.

Il ne pouvait pas croire ses yeux en voyant ce titre ; on pouvait même dire qu'il était effrayé.

A bien y réfléchir, il fut très vite convaincu que l'assassin était son étrange voisin que tous appelaient le père Trunkov : un homme très froid, qui ne parlait jamais, vivait seul et en plus, deux ans avant son arrivée au village, avait, paraît-il, fait de la prison...

Monsieur Dykinský était un homme plutôt faible, peureux, tendu ; il ne put supporter longtemps la pression de la peur, et voulut s'en aller du village jusqu'à ce que cette histoire d'assassin se termine.

Lorsqu'il se mit en route, madame Kučárová, sa voisine, l'appela.

« Bonjour, M. Dykinský, comment allez-vous ?

- Pas un bonheur ; vous me connaissez, l'histoire de l'assassin m'inquiète trop..., dit-il à voix basse.

- Ah oui, c'est vrai que ce n'est pas une merveille, tout le village est effrayé, mais pour moi, tant qu'il n'y a pas de deuxième meurtre, je ne m'affole pas encore.

- Mais... j'ai des soupçons qui me font encore plus peur, je pense que l'assassin est proche, très proche de notre quartier, et même à côté de nos maisons..., murmura-t-il.

- Vous visez, si j'ai bien compris, notre étrange voisin. », dit en hésitant la bonne madame Kučárová.

Il cligna un œil pour faire signe que oui.

« Impossible! Vous croyez vraiment que c'est lui? » s'étonna-t-elle en oubliant de murmurer.

Monsieur Dykinský ne répondit pas ; il savait qu'il ne pourrait jamais convaincre quiconque sans preuve. Il monta en voiture.

Lorsqu'il fut sorti du village, il découvrit que la route 22 était fermée. C'était la seule voie qui menait à la ville. Il n'avait pas d'autre solution que de retourner à Hebrňenkov.

Il rentra chez lui, prit un café pour se donner du courage, et continua de rédiger sa nouvelle. Celle-ci parlait d'un homme qui avait tué sa femme par émotion, puis l'avait enterrée dans une forêt.

Alors qu'il était en train d'écrire, il entendit un long cri qui semblait venir de chez l'étrange voisin, mais il n'eut pas assez de courage pour sortir et aller voir ce qui se passait. Un instant plus tard, quelqu'un toqua à la porte. Avec mille précautions, il alla ouvrir, et vit madame Kučárová.

« Qu'est-ce que vous faites ici si tard?

- Oh mon dieu! Je... je suis allée apporter quelque chose au père Trunkov, et... et... »

Elle ne put pas finir sa phrase et pleura.

« Calmez-vous, enfin, et dites-moi ce qui s'est passé, dit-il en tremblant, pour la rassurer.

- Je suis allée là-bas et... j'ai vu des gouttes de sang! cria-t-elle entre ses larmes.

- Je le savais ! Il faut appeler la police! »

Ce qu'ils firent. Ils attendirent, frissonnants, l'arrivée de la voiture.

A peine informé, l'un des policiers se précipita vers la maison du père Trunkov. On vit l'homme sortir de chez lui, un couteau dans la main. Naturellement, madame Kučárová hurla. Les policiers mirent immédiatement l'affreux bonhomme dans leur voiture et s'en allèrent. Monsieur Dykinský et sa voisine furent heureux et se rassurèrent.

Après qu'elle fut rentrée chez elle, Dykinský continua tranquillement son récit : « L'homme ne pouvait plus attendre. Il prit ses bagages et s'enfuit dans la forêt... »

Le lendemain, en préparant son petit-déjeuner, Dykinský écouta les nouvelles à radio. Il fut stupéfait.

« La police s'est trompée, M. Trunkov est innocent... »

Notre écrivain prit un air tendu. Bientôt, il entendit un bruit de voiture. Il regarda au-dehors et vit les policiers. Sans même prendre le temps d'emporter son bagage, il se précipita à la porte, regarda la photo de jeune femme cachée sous un livre sur le guéridon de l'entrée, et murmura : « Je suis désolé, Hélène ». Il sortit de la maison par la porte de derrière et s'enfuit dans la forêt.

Un film réaliste

par Viktor Zaytsev

Un matin, le célèbre artiste tchèque Antonin Koulada, cinquante ans, qui s'était retiré depuis longtemps dans sa maison de campagne, resta pétrifié en ouvrant le journal, car il venait de lire, en troisième page, le titre suivant:

Antonin Koulada : Un nouveau film réaliste.

Antonin s'étonna : « Un nouveau film ? Je n'ai pas dit que j'acceptais. Je suis trop vieux pour les films d'action. » Et, de rage, il jeta le journal par terre. Ces journalistes écrivent vraiment n'importe quoi.

Et il partit vers son bureau. C'est alors qu'il entendit :

Toc ! Toc !

Il se retrouva dans le salon, devant la porte d'entrée, et regarda par le trou de la serrure : personne.

Il regarda par la fenêtre, et ne vit personne. C'est alors qu'il entendit :

Toc ! Toc !

Il ouvrit la fenêtre ; personne. Puis il se retourna et vit Andreï, le meilleur caméraman avec qui il ait jamais tourné.

« Ouf ! Tu m'as fait peur, dit Antonin en refermant la fenêtre.

- Pardon, Antonin, je ne voulais pas.

- Ce n'est rien. Tu veux un café ?

- J'ai une nouvelle pour toi.

- Laquelle ? dit Antonin en se dirigeant vers la cuisine.

- Hé bien... »

Et avant de le suivre dans la cuisine, le caméraman déposa discrètement un cube sur le bord de la fenêtre.

« Il y a un problème ?

- Non, non... ça va. Asseyons-nous dans le salon. Je ne veux pas de café, finalement.

- Tu es sûr ?

- Oui. »

Et quand ils pénétrèrent de nouveau dans le salon, Antonin reçut un grand coup de poing dans le ventre et tomba par terre. Il souffrit, puis, voyant qu'Andreï, devenu fou sans doute, dégainait un révolver, il se souvint de ses trucs de films et avec son pied gauche, il le frappa en pleine figure. Andreï tomba par terre ; Antonin prit son révolver et le braqua sur le visage tuméfié du caméraman, attendant des explications. Mais une mouche passa tout près de son oreille et, dans un mouvement défensif nerveux, il appuya sur la gâchette.

Pam!

Catastrophe. Il déposa le révolver sur le corps du caméraman et s'enfuit.

Quelques mois plus tard, il lisait avec satisfaction, un sourire aux lèvres, en troisième page du journal :

Antonin Koulada : le nouveau film si réaliste.

L'amour, c'est prometteur

par Enora Caër

Un matin, le célèbre artiste tchèque Karel Dvorak, cinquante ans, qui s'était retiré depuis longtemps dans sa maison de campagne, resta pétrifié en ouvrant le journal, car il venait de lire, en troisième page, qu'on avait retrouvé le corps d'une femme disparue depuis vingt ans : Martina Stocka. Il y avait tellement longtemps qu'il n'avait pas entendu ce prénom...

A cet instant précis, on sonna chez lui. C'était la police.

« Vous êtes en état d'arrestation ! »

Le pauvre Dvorak ne comprenait pas ce qui se passait. Les officiers l'amènèrent au poste de police et il fut interrogé. La police dit qu'il était suspect du meurtre d'une dénommée Martina Stocka. Dvorak confirma qu'il l'avait connue quand il était jeune et qu'il allait souvent danser avec elle. Les policiers dirent qu'ils avaient retrouvé, auprès du corps de la jeune femme, une boîte à musique. L'enterrement aurait lieu dans une semaine et la police était décidée à trouver le meurtrier, car il s'agissait bien d'un crime.

A l'une des questions qui lui furent posées, Petr répondit : « Il y avait cet homme, Matej Smetana, qui était aussi un ami de Martina... et même... assez proche... » Ils recherchèrent l'individu et finalement le trouvèrent.

Il habitait à Prague, Horejsi Staropramena, 88. Tous, policiers et Karel, partirent pour Prague.

Ils arrivèrent au 88. C'était une grande porte sombre. Ils sonnèrent, attendirent, et un vieil homme ouvrit. Il se présenta, accepta ces hommes dans sa maison, sauf Karel Dvorak. Celui-ci resta donc dehors, surveillé par un policier, pendant que ces messieurs étaient à l'intérieur.

Après une bonne heure d'attente, ils sortirent avec Matej Smetana menotté. Les policiers s'excusèrent d'avoir accusé Karel Dvorak. Ils dirent qu'ils avaient trouvé chez monsieur Smetana la même boîte à musique qu'avec le corps de Martina Stocka, sauf que sur cette boîte-ci étaient gravés ces mots : *Je suis ton assassin* ! Et l'homme prétendait qu'il n'avait jamais vu cette inscription ! Les policiers détachèrent Karel et partirent avec Smetana.

Karel alla dans un hôtel pour y passer la semaine jusqu'au jour de l'enterrement de Martina. Ce jour-là, il faisait froid et il pleuvait. Et quand tout le monde fut parti, il déposa sur la tombe une petite boîte à musique où il était écrit : *Je t'aimerai jusqu'à la fin de mes jours*.

Tous en scène

par Sofia Marques Penedo

Un matin, le célèbre artiste tchèque Petr Mackal, cinquante ans, qui s'était retiré depuis longtemps dans sa maison de campagne, resta pétrifié en ouvrant le journal, car il venait de lire, en troisième page, le titre suivant :

La recherche sur le meurtre de Carolina Mackal a été reconduite et l'assassin est toujours dans les parages ; son frère est soupçonné.

Et il se souvint de la raison pour laquelle il était venu habiter à la campagne. Depuis leur enfance, Petr et Carolina, sa petite sœur, ne s'entendaient pas bien. Adultes, ils se disputaient encore souvent, généralement à propos de théâtre. Bizarrement, ils avaient la même passion. Depuis l'école primaire, sa petite sœur avait toujours eu les premiers rôles au théâtre; et pas seulement au théâtre : elle avait tant de talents qu'elle excellait en tout. Son grand frère était complètement le contraire, mais continuait de rêver d'avoir le premier rôle. Si ce n'était son don pour écrire des histoires, aujourd'hui, il ne serait pas un écrivain célèbre dans ce pays. Il écrivait des pièces pour le théâtre où jouait sa sœur. Mais malgré son âge, il se lamentait encore de ne pas être un acteur célèbre comme elle.

Ce soir d'automne, on vit afficher un panneau publicitaire qui disait ceci :

« Ce mardi 16 octobre, à 21h30, première représentation de BLANCHE-NEIGE ».

On ne saura jamais pourquoi l'écrivain Petr Mackal avait choisi de s'inspirer de ce grand classique. Avait-il eu un simple manque d'inspiration ?

Pour une fois, Carolina Mackal eut de la concurrence pour le rôle de Blanche-Neige. L'autre postulante s'appelait Clara Mantchev. Pour elle aussi, le théâtre était une passion. Ce qui surprit beaucoup de gens, ce fut la façon qu'eut Clara de retenir sa colère lorsque Carolina fut finalement choisie pour le rôle. A vrai dire, ce n'était une surprise pour personne, pas même pour Clara, qui avait l'air de savoir ce qu'elle faisait.

Lorsqu'arriva le mardi 16, tout avait l'air d'être très bien organisé, personne n'était stressé ; au contraire, l'ambiance était parfaite.

Pour une fois, le grand frère vint voir la meilleure actrice du pays, même s'il avait du mal à reconnaître que c'était sa sœur.

Une fois que tout le monde fut présent, le rideau s'ouvrit. Et tout se déroula parfaitement.

Quand arriva le moment clé de l'histoire : Blanche-Neige prit la pomme et la croqua. Elle tomba ; avec une grâce... mais personne ne savait qu'elle n'aurait pas la même facilité à se relever.

En effet, Carolina Mackal était morte.

Le lendemain, on apprit que Petr Mackal n'était plus en ville.

Une chose qui lui était revenue, plus tard, en mémoire, c'est que parmi toutes les personnes agenouillées devant le cadavre, sur le plateau, bizarrement, il y avait Clara Mantchev, qu'on n'avait pas vue depuis longtemps, avec un petit sourire, croyait-il se rappeler, qui pourrait expliquer beaucoup de choses...

Je remercie tous les élèves de 5^{ème}, sans exception, pour leur participation courageuse, active et souvent enthousiaste à cet atelier d'écriture et à ce projet de livre.

Hélène Sapin,

décembre 2012